

Pédagogie internationale

En Allemagne orientale UNE EXPÉRIENCE DE GÉOGRAPHIE VIVANTE

C'est sans doute l'un des caractères essentiels de l'École rénovée sous le signe de la démocratie de se trouver beaucoup plus mêlée qu'autrefois à la vie publique. Et ceci, de plusieurs façons.

Tout d'abord, le maître et les élèves se prêtent à la critique publique dont les prises de position (sous formes d'éloge ou de blâme) ne sont pas seulement tolérées, mais sollicitées.

En second lieu, l'école fait appel à une aide extra-scolaire chaque fois que cela est possible. *Les amis de l'école nouvelle*, et les parrainages par des entreprises locales sont des essais pour organiser cette aide.

Enfin, le travail de l'école doit profiter à la population du village ou de la ville. Non seulement du fait que l'écolier utilisera plus tard, quand il sera adulte, son savoir pour le bien commun, mais aussi en ce sens que l'école permet à chaque moment aux adultes de profiter de son travail : concerts scolaires, soirées de causeries et de conférences en sont des occasions.

Ce qui compte pour l'ensemble de l'enseignement vaut également pour chaque discipline en particulier. La question qui se pose est donc : par quels moyens la géographie peut-elle frayer un chemin de l'école à la vie publique ? Nous ne parlerons ici que d'un de ces moyens :

L'EXPOSITION GEOGRAPHIQUE

Il faut avouer tout de suite qu'une pareille entreprise peut modifier parfois l'emploi du temps, mais cette légère perturbation est largement compensée par le profit éducatif qu'on tire du travail poursuivi. L'essentiel est d'éviter de perdre de précieuses heures d'enseignement par des débats stériles et de longues séances de travail manuel. C'est une affaire d'organisation. Ainsi, on prendra pour principe que le travail se fera en dehors des heures de classe. De cette manière, l'activité de l'écolier en dehors de l'école trouvera un terrain utile.

Au début de la préparation, le plan de l'exposition fera l'objet d'une conversation entre maître et élèves. Par la suite, 5 à 10 minutes au début de chaque leçon de géographie suffiront à faire le point des travaux en cours et à encourager ceux qui en ont besoin.

QUEL THEME FAUT-IL CHOISIR ?

Le travail du maître commence par le choix du thème de l'exposition. Les plus profitables à la classe seront les sujets qui élargiront, approfondiront et compléteront un des points du programme. On peut faire alors appel à la géographie générale ou à la géographie locale, se décider pour de vastes territoires (l'Afrique, l'Union Soviétique), dont on ne donne que les grands aspects, ou, au contraire, se limiter à des études bien définies en les épuisant

autant qu'il est possible de le faire à l'école (les mines dans le Harz, les types de villages dans notre région, le pain de la mer). Un mélange des deux procédés donne rarement satisfaction et manque souvent d'unité.

Fréquemment, les thèmes viennent du dehors et c'est le cas pour les thèmes d'actualité qui figurent rarement dans la répartition annuelle, mais sont davantage assurés d'intéresser les amis et les parents qui viendront voir l'exposition. Il n'est pas nécessaire que chaque exposition prenne appui sur un sujet d'actualité ; pourtant, c'est à ce dernier qu'on donnera la priorité. Ceci d'autant plus que, dans ce cas, l'aide extérieure apportée par les organismes publics est plus facilement assurée. A titre d'exemples : l'Allemagne unie, les pays des démocraties populaires, le charbon en zone orientale. Mais l'actualité peut être aussi celle de la vie de la classe. Ainsi, une excursion scolaire à Seiffen a donné lieu à une exposition intitulée : *Un voyage au pays des jouets*.

L'idéal serait que le thème de l'exposition fût proposé par les élèves eux-mêmes. Le maître n'interviendrait alors que pour conseiller les enfants qui, souvent, surestiment leurs possibilités et leurs moyens.

Une première question domine ce choix :

QUI ORGANISERA L'EXPOSITION ?

Le plus souvent, elle sera l'œuvre d'une classe. Il faut alors adapter le thème à l'âge des enfants. *La tourbe dans l'Allemagne centrale* n'intéressera pas les petits, pas plus qu'*Un voyage au pays des jouets* n'entraînera les grands.

Pour certains sujets, toute l'école peut se mettre à l'œuvre. Chaque classe se voit confier une subdivision du sujet et, pendant que les élèves du cours élémentaire fabriquent des villages en carton, les grands reproduisent à l'échelle des extraits de cadastre si le thème s'appelle *le village allemand*. Le travail gagne en ampleur lorsqu'on arrive à y intéresser les anciens élèves, les parents et les amis de l'école qui, en beaucoup d'endroits, ont constitué des *cercles de géographie*.

COMMENT ORGANISER LE TRAVAIL ?

Les enfants les plus habiles et les plus intelligents se verront confier les travaux les plus délicats. Il n'est guère possible de faire autrement. Pourtant, l'exposition ne sera l'œuvre de la classe que si tous, absolument tous, y auront participé.

On s'apercevra vite qu'il y a un nombre incalculable d'opérations annexes qui peuvent être exécutées par les enfants les moins doués. Un exemple : trois élèves de quinze ans s'étaient chargés de l'exécution de douze cartes de l'Afrique. Deux d'entre eux étaient de bons dessinateurs, le troisième par contre n'avait aucun don. Mais, à l'aide d'un calque, il réussit douze cartes qu'il passa à l'encre de Chine et sur lesquelles ses deux compagnons purent fixer les détails. Ailleurs, un autre découpa des cadres passe-partout pour les dessins.

Le rendement du travail dépendra de la possi-

bilité offerte à chacun de faire une activité à son goût. On évitera en particulier les opérations *parcel-laires*. Il faut que chaque élève puisse exécuter un travail qui forme une unité, que chaque enfant sente qu'il agit en créateur, qu'il constate enfin la place de son objet dans l'ensemble. Il est nécessaire qu'il puisse montrer à ses parents une réussite d'un élément qui est son œuvre.

L'intervention du maître sera donc discrète et, en aucun cas, il ne devra imposer à l'exécution son style personnel. Au début, on discutera avec la communauté de travail (la classe ou les représentants des classes) le plan de l'exposition dans les détails. On sera étonné de la foule des suggestions réalisables ou irréalisables faites par les élèves. Le projet sortira de cette discussion sous une forme très différente de celle prévue par le maître et, pourtant, il faudra examiner tous les avis, même ceux que les enfants reconnaîtront d'eux-mêmes comme irréalisables. Le maître interviendra principalement pour éviter que l'exposition soit surchargée. Une petite collection de bons travaux présentés dans un ordre rationnel a plus de valeur qu'un rassemblement hétéroclite de travaux inégaux.

Aux parents et aux amis de l'école, on demandera du matériel (papier, fil de fer, bois, colle, couleurs) et, parfois, des objets. Il n'est pas rare que les parents mettent la main à la pâte : nous avons vu deux pères de famille réaliser avec leurs enfants des cartes géantes et une maman, habile couturière, confectionner avec un groupe d'une douzaine de fillettes, des poupées en costume folklorique. Les services officiels et les organisations démocratiques fournissent aisément des diagrammes et des illustrations.

QUE FAUT-IL EXPOSER ?

En premier lieu, des cartes, naturellement ! Elles constituent l'armature de l'exposition et font apparaître qu'il s'agit d'une exposition géographique. On peut utiliser des cartes murales de l'école, mais celles-ci font moins d'effet que les cartes réalisées par les élèves. Ces cartes seront tracées sur du papier d'emballage en suivant les lignes de la projection d'un cliché agrandi par un épidiastroscope ou par un projecteur fixe. Plus la carte sera grande, mieux cela vaudra. Si le papier ne supporte pas l'encre de Chine ou l'aquarelle, les contours seront obtenus par collage de papiers de couleur.

Des graphiques qui indiqueront, mieux que des mots, les ressources économiques d'une région, leur seront associés. On renoncera aux graphiques géométriques et l'on représentera concrètement les proportions : des épis de blé de différentes grandeurs symboliseront l'importance des récoltes de diverses régions, des éprouvettes d'eau bleue, la hauteur des chutes de pluie, des camions réalisés avec des boîtes d'allumettes indiqueront l'importance du transport routier...

Mais les cartes, les graphiques et les images ne forment que le squelette de l'exposition et, en aucun cas, il ne faut en rester là. Les points d'attraction sont constitués par des objets qui ne sont plus des reproductions : échantillons de produits agricoles ou manufacturés : outils, récipients, armes, costumes, maquettes de maisons, de villages et de villes ; le tout, rassemblé ou reconstitué par les enfants.

COMMENT FAUT-IL EXPOSER ?

Les plus beaux objets ne produisent aucun effet s'ils ne sont pas mis en valeur par des dispositifs qui concilient la visibilité et l'esthétique. Le lieu

d'exposition ne doit pas être trop exigü et bénéficier d'un bon éclairage de jour et de nuit. Ces exigences se trouvent souvent satisfaites en utilisant la salle de gymnastique ou le hall d'entrée de l'école. A la campagne, il faut parfois recourir à un local situé en dehors de l'école.

Des vitrines d'exposition, on n'en trouvera sans doute jamais. Mais on s'en passe fort bien. Des tables font le même usage ; lorsqu'elles sont tachées, il suffit de les recouvrir de papier, car tout doit être rigoureusement propre. L'effet décoratif et la visibilité sont obtenus par une disposition en gradins que l'on assure en utilisant des caisses et des caissettes.

Des panneaux d'affichage mobiles n'existent pas plus que les vitrines, mais le tableau noir sur chevalet peut les remplacer. La caisse à sable servira pour les cartes en relief ; pour les grandes surfaces, une estrade recouverte de sable sera plus spectaculaire. On évitera de fixer les cartes et les illustrations aux murs avec quatre punaises. Rien n'est plus laid ! Les images seront pourvues d'un cadre en bois ou en carton ou parfois collées sur un fond de papier en couleur, les dessins glissés dans un passe-partout que l'on peut découper dans du papier d'emballage.

Les inscriptions réclament un soin tout particulier. Combien de cartes ou de graphiques perdent de leur valeur par suite d'une inscription bâclée ou trop abondante. Ces inscriptions doivent s'ordonner dans le tout. Plus elles sont courtes, plus elles ont de chances d'être lues. Tout le monde ne peut pas avoir une belle écriture, aussi fera-t-on souvent appel au pochoir. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'avoir un modèle pour chaque lettre et l'on peut utiliser le même, par exemple, pour le C, le G, le O d'une part, le E, le F, le L d'autre part... Avec du carton épais ou du contreplaqué, on confectionne des lettres toujours réutilisables.

L'EXPLOITATION DE L'EXPOSITION

L'installation de l'exposition ne constitue pas l'effort final de ce travail. La vraie besogne ne fait que commencer : Comment exploiter au maximum l'exposition ? Beaucoup d'élèves, une fois l'exposition réalisée, n'auront plus grand chose à en apprendre. Leur travail est maintenant un travail d'informateur : ils serviront de guides aux autres classes et aux parents après que le maître leur aura montré comment on dirige une visite. Des causeries et des séances de projection compléteront l'exposition. La parole sera souvent accordée aux enfants, mais aussi à des parents et à des amis de l'école.

DEMONTAGE DE L'EXPOSITION

Au bout de quelques jours, l'exposition doit être démontée. Ce démontage peut occasionner quelques désagréments si on laisse libre cours aux instincts de destruction des enfants. Aussi vaut-il mieux confier ce travail à un petit groupe. En premier lieu, celui-ci mettra en sécurité les objets prêtés. Puis, il rassemblera les cartes et les diagrammes qui pourront encore servir aux leçons futures. On finit ainsi par se constituer des archives très importantes. Mais on ne négligera pas, pour cela, de conserver le petit matériel : punaises, cadres, passe-partout, car, une chose est certaine, cette première exposition géographique ne sera pas la dernière.

D'après H. SCHILLING,
Zeitschrift für den Erdkundunterricht.
Traduction Ueberschlag.

En Italie

DEUX EXPÉRIENCES PÉDAGOGIQUES

Il s'agit de deux livres de DE BARTHOLOMEIS :

Giuseppina Pizzigoni e la Rumovata ;

Maria Montessori e la pedagogia scientifica.

Ed. Nuova Italia. — Coll. educatori antichi et moderni.

Ces livres sont un exposé critique des méthodes Montessori d'une part, et du système de G. Pizzigoni d'autre part.

Chez Maria Montessori, l'auteur s'attaque surtout aux prétentions scientifiques du système : Maria Montessori prétend avoir créé une pédagogie scientifique ; en fait, elle a généralisé une méthode qui était valable pour des anormaux. D'autre part, le pseudo-scientisme qui préside à la création des jeux sensoriels introduit l'enfant dans un univers simplifié par l'adulte ; en créant ces jeux sensoriels qui analysent et graduent la difficulté, Maria Montessori ignore un des aspects fondamentaux de la pensée enfantine : la fonction de globalisation. De même, en exigeant dès le début le parfait, elle ignore une loi importante de la psychologie : la loi des essais et des erreurs ; ainsi, elle écrit :

Le dessin libre n'entre pas dans ma méthode, j'évite les essais prématurés, inutilement fatigants et les dessins éfrayants si en vogue dans les écoles d'idées avancées.

On ne trouve pas chez elle l'ombre d'un retour critique sur ce qu'elle a pensé si, effectivement, on peut suivre chez elle une évolution de pensée : son dernier livre tient compte de l'influence du milieu social et de l'inconscient sur l'enfant : dans les faits, cela ne se traduit pas par une modification de sa méthode pédagogique.

On peut aussi lui reprocher une certaine incohérence : elle oscille entre deux conceptions de l'enfant :

un enfant qui s'intègre socialement dans une communauté y exerçant toutes les qualités morales et

un enfant qui vit, travaille et se concentre au-delà de toute moralité.

La discipline de *La Casa dei Bambini* nous fait penser qu'elle préfère le second : en effet, si les qualités sociales demandées à l'enfant sont gentillesse et politesse envers ses camarades, il lui est interdit formellement de déranger l'enfant qui se concentre ; or, les premiers balbutiements d'un sens social qui se développe se traduisent souvent par une certaine taquinerie. Le principe d'auto-éducation fait de l'enfant un individualiste. En même temps, elle souligne la différence qui existe entre l'enfant et l'adulte : l'adulte est exclu du monde enfantin, c'est pourquoi l'adulte, ignorant des lois du travail enfantin, intervient de façon si désastreuse parfois, mais elle ne résoud pas pour cela le problème des rapports entre adulte et enfant dans la société.

D'autre part, elle ignore délibérément le besoin d'expérience des enfants ; en effet, le jeu sensoriel, par son caractère scientifique, ne peut être utilisé que dans le sens voulu par la maîtresse, sinon ce jeu ne produit pas son effet ; et s'il y a tout de même des exercices de vie pratique, ceux-ci sont au second plan.

Le vocabulaire qu'elle utilise n'est pas un vocabulaire scientifique : elle parle trop de conversion, d'explosion, de concentration, il s'agit beaucoup plus d'un vocabulaire de mystique.

Malgré ces réserves, l'œuvre de Maria Montessori reste valable, car elle est une étape d'histoire de la pédagogie ; sa pédagogie est dépassée, mais, dans l'histoire, elle est quelque chose de bien vivant.

A l'inverse de Maria Montessori, Giuseppina Pizzigoni proclame la primauté de l'expérience enfantine : c'est pourquoi sa méthode veut être appelée méthode expérimentale.

L'ambiance scolaire d'une école qui veut mettre les écoliers en contact avec le monde est... le monde.

Elle insiste sur la nécessité de créer des écoles où les conditions d'hygiène et le besoin d'activité des enfants soient respectés, où l'enfant puisse faire des expériences :

L'école dit aux enfants que les conditions nécessaires pour le développement des plantes sont la lumière et la chaleur ; la méthode expérimentale permet à l'enfant de toucher du doigt la nécessité de l'eau dans la croissance des plantes, prouve la nécessité de la lumière en mettant une plante au soleil et une plante à l'ombre.

Seulement, elle s'arrête en chemin. Partie d'une définition trop étroite de l'expérience — qui signifie pour elle expérience sur la réalité extérieure — sa méthode, facile à appliquer en sciences et en géographie, devient impossible à appliquer dans l'étude de la langue, en histoire, en morale et dans l'éducation du sens artistique. En morale, en particulier, elle tombe dans le plus plat dogmatisme. Ainsi, elle préconise :

Il est juste et de notre devoir de réagir contre l'instinct d'indépendance et d'exercer nos écoliers à la discipline indispensable à l'ordre matériel et moral.

Les leçons de morale présentent des modèles de vertu en utilisant des moyens suggestifs : histoires, marionnettes, légendes. Nous sommes loin de la méthode expérimentale. Elle admet, cependant, que l'éducation morale puisse être le fruit de l'activité, mais elle manque de confiance en l'enfant.

Dans l'étude de la langue, elle insiste sur la nécessité de la sincérité ; elle condamne ces compositions françaises où l'enfant feint des sentiments qu'il n'éprouve pas. Aussi, préconise-t-elle des descriptions, des comptes rendus scientifiques et, comme il faut cultiver son style, la reproduction de phrases d'auteurs. Elle sacrifie ainsi la fonction affective et créatrice du langage.

En dessin, elle n'admet que le dessin au crayon et dessin d'après nature. L'éducation esthétique qu'elle donne à l'enfant est, par-dessus tout, une éducation utilitaire :

Si on donnait une part prépondérante au dessin spontané, cela avantagerait peu l'enfant dans l'art de dessiner ; comme le dessin lui servira toujours dans sa vie de travailleur, il vaut mieux donner la part du lion à l'enseignement du dessin proprement dit, lui laissant de temps en temps la possibilité de dessiner à son gré.

Du reste, le dessin spontané lui-même doit s'intégrer dans le thème général proposé par le maître.

Il y a, chez G. Pizzigoni, une prétention à faire de sa méthode quelque chose de purement original et de pleinement italien, qui choque.

D'autre part, on assiste à un durcissement de sa pensée : elle finit par prôner le nationalisme et le dogmatisme : il lui manque, à elle aussi, comme à Maria Montessori, un retour critique sur ses positions et une ouverture sur les progrès de la pédagogie ; elle s'est enfermée dans sa méthode. Toutefois, son mérite consiste surtout à avoir attiré l'attention sur les nécessités urgentes de l'école en Italie et, tout de même, en prônant la nécessité d'une école de plein air (*all'aperto*) pour tous les enfants, elle a provoqué une révolution pédagogique.

Ce qu'il y a de commun, chez ces deux éducatrices, c'est d'abord le sentiment d'avoir découvert quelque chose d'une grande portée, puis de ne jamais être allées au bout de leurs principes. Chez Maria Montessori comme chez G. Pizzigoni, on trouve une certaine tendance à l'autoritarisme : pour Maria Montessori, l'adulte simplifie l'univers de l'enfant, pour l'autre, malgré la proclamation de la nécessité de l'expérience enfantine, elle se rabat sur des solutions autoritaires lorsque cette expérience paraît ne pas être valable et

ne pas aller dans le sens voulu par l'adulte (au point de vue religieux, en particulier). Toutes deux, aussi n'ont pas un sens social très développé ; aussi négligent-elles cet aspect de l'éducation chez l'enfant. Ces deux livres sont une critique de principes : en fait, on aurait souhaité que l'auteur parlât des résultats de telles éducations : que deviennent les enfants ainsi éduqués ?

Inès BELLINA (Nord).

©B.D.

Scuola et Città (La Nuova Italia), dirigée par le Pr Codignola, à Firenze, Italia.

Une expérience réussie tend nécessairement à se reproduire. Parce que nos camarades italiens se sont mis méthodiquement au travail selon les techniques Freinet, parce qu'ils ont su, pour cela, commencer par le commencement, c'est-à-dire se grouper coopérativement pour procurer à l'école les outils indispensables à la pratique de nos techniques, parce qu'ils ont parfaitement compris l'esprit de ces techniques, ils ont créé en Italie un mouvement qui, sans propagande spéciale, fait sûrement son chemin.

Grâce aux camarades qui, aux côtés de notre ami Tama-

gnini, se sont ainsi mis à la besogne, les Techniques Freinet ont aujourd'hui droit de cité en Italie.

La revue *Scuola et Città* leur consacre, dans son n° 7 et 8, plusieurs rubriques : un important article de Tamagnini sur les caractéristiques essentielles des Techniques Freinet : *Texte Libre, Imprimerie à l'École, Journaux scolaires, Correspondances interscolaires, Fichiers...* Un intéressant article de Aldo Pettini : *Du texte libre à l'arithmétique dans une 2^e classe élémentaire*. Et la même revue reproduit une circulaire ministérielle recommandant la pratique du journal scolaire dans le 2^e degré. Nous avons marqué à diverses reprises que, contrairement à ce qui se passe en France, l'École Moderne a pu pénétrer d'une façon réconfortante dans le 2^e degré.

Ajoutons enfin que très prochainement paraîtra, aux Editions de la Nuova Italia, la traduction combinée du livre d'Elise et de notre brochure sur l'Imprimerie à l'École : *Naissance d'une Pédagogie Populaire*.

Voilà de quoi réconforter nos camarades italiens, dont nous connaissons le travail méthodique, malgré les difficultés que nous ne sous-estimons pas, et qui sont celles de tous les novateurs.

C. F.

LIVRES ET REVUES

Robert JUNGK : *Le Futur est déjà commencé*. Arthaud, 6, rue de Mézières, Paris - 6^e.

La science universelle porte en elle le prestige des Dieux. Elle est déterminante des formes et, pourrait-on dire, du style des civilisations et, facteur décisif, des contradictions des sociétés, qu'elle accuse et fait éclater en des guerres économiques et militaires. Il n'y a plus de science pure si ce n'est dans les dogmes des pédants : de plus en plus, la science se confond avec la technique et, de nos jours, avec la technique moderne effrayante d'ampleur et de soudaineté. La vieille logique des causes à effets ne se retrouve plus dans ces réactions en chaîne que l'homme ne sait plus gouverner et qui donnent à l'avenir scientifique le terrifiant visage de l'angoisse : l'ère atomique n'en est qu'à ses tout premiers débuts et, déjà, la sagesse s'est assoupie. Devant une curiosité démoniaque et déchaînée, est-il encore temps de sonner l'alarme en portant un jugement de simple lucidité sur un progrès qui va à l'encontre de la vie humaine et de la liberté intellectuelle et morale, sur un présent qui avance à pas de géant ?

Robert Jungk prend ses responsabilités de juge et partie dans cette hallucinante aventure qui nous dépasse en nous projetant dans un futur, irrémédiablement engagé. L'auteur choisit, pour thème de ses lucides jugements, le cas américain (plus spécialement les Etats-Unis) où, sous l'angle des contradictions et des compétitions capitalistes, le déséquilibre social et humain se manifeste avec le plus d'évidence. Le spectacle est des plus démonstratifs, car là-bas, la technique se déploie à pas de géant, sans cesse aiguillée par cette passion de cupidité et par ce goût de la grande aventure, qui sont les deux aspects jumeaux de l'ère atomique américaine. Un appétit de puissance inextinguible emploie la nature comme simple matériau et, des profondeurs des abîmes marins à l'im-

mense espace sidéral, l'homme crée un nouveau cosmos, une nouvelle humanité (si l'on peut dire !) où l'homme aliène sa liberté et s'intègre (de bon gré) au vaste événement de l'expérience scientifique. L'homme doit se plier lui-même aux méthodes qu'il emploie pour asservir la nature et de cet engagement naît un homme nouveau, aux réactions aussi sûres que le cerveau électronique, et qui s'abstrait dans la chaîne illimitée des inventions nouvelles.

Ce n'est, hélas ! plus un futur en perspective, comme dans Wells ou Huxley, c'est la réalité quotidienne et c'est l'Histoire qui, implacablement, s'écrit.

Dans les 240 pages de l'ouvrage, Robert Jungk, très objectivement et sans réactions d'auteur, nous montre les divers visages de cette hallucinante marche en avant sans garde-fou ni conscience. Les chapitres sont, du reste, très significatifs de cet instant historique américain : **Un empire sans frontière.** — **La conquête de l'espace.** — **L'emprise sur l'atome.** — **L'emprise sur la nature.** — **L'emprise sur l'homme.** — **L'emprise sur le futur.**

On ne peut résumer ici la riche matière cueillie à travers ce nouveau - nouveau monde susceptible de créer l'enfer des usines atomiques, de délivrer la radioactivité mortelle à l'échelle des éléments, et aussi de faire un paradis du désert stérile, de donner la pluie et le beau temps, de créer des espèces animales et végétales nouvelles, de monter des gratte-ciel géants où tout s'organise avec une minutie de chronomètre et une rapidité d'œil électronique. Un monde de grandeur, certes, et qui donne la mesure de l'invention humaine, mais dont le génie mal dirigé aboutit, en fin de compte, à une civilisation de robots métalliques et aussi de robots de chair, d'inconscience et de souffrance. Pour finir, c'est le psychiatre qui tranche en dernier ressort et avec des méthodes psychologiques encore bien mesquines et hasardeuses... C'est pourquoi les cliniques regorgent d'aliénés et des millions de chômeurs défilent devant un impuissant service d'embauche.

Quand on a fermé ce livre magistral, et qu'il faut avoir lu, on se dit vraiment que le pays qui se glorifie de posséder « le plus grand standard de vie du monde » a besoin, comme le dit l'auteur, d'être re-découvert par le génie simple de l'homme qui saura retrouver encore assez d'ingénuité pour humaniser le travail, et s'apaiser au cœur d'une nature qui sait rester vierge et identique à elle-même avec ses gazons et ses vallées, ses bois et ses cimes inaccessibles.

Elise FREINET.